124

Corah

CORALY,

OU

LA SOEUR ET LE FRÈRE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. SCRIBE ET MÉLESVILLE;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE S. A. R. MADAME, DUCHESSE DE BERRY, LE 19 NOVEMBRE 1824.

PRIX : 1 fr. 50 cent.

PARIS,

POLLET, LIBRAIRE, ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE, RUE DU TEMPLE, N. 36, VIS-A-VIS CELLE CHAPON.

1824.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
Mme DE SELMAR, jeune veuve	Mme THÉODORE.
ÉDOUARD, son frère	M. BÉRANGER.
ROLAND, ami d'Édouard	M. GONTIER.
CORALY	Mlle FLEURY.
TONTON, danseur.	M. CLOZEL.
Milord GUINSBOURG.	M. FIERVILLE.
ANTOINE, concierge.	M. BERNARD-LÉON jne.

La scène se passe dans une maison de campagne auprès de Paris.

NOTA. S'adresser, pour la musique de cette pièce et pour celle de tous les ouvrages représentés sur le Théâtre de MADAME, à M. THÉODORE, Bibliothécaire et copiste, au théâtre de MADAME.

Vu au ministère de l'intérieur, conformément à la décision de S. Ex. en date de ce jour.

Paris, le 29 octobre 1824.

Par ordre de Son Excellence,

Le chef adjoint au bureau des théâtres,

COUPART.

IMPRIMERIE DE DAVID, RUE DU FAUBOURG POISSONNIÈRE, N° 1.

CORALY,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente un salon; porte au fond ; sur le premier plan, à droite et à gauche, la porte d'un cabinet; sur le deuxième plan, à droite, une croisée ; au côté opposé, une porte qui conduit dans l'intérieur de la maison; d'un côté de la porte du fond, un canapé; de l'autre, une table à toilette.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉDOUARD, Mad. DE SELMAR.

MAD. DE SELMAR, *entrant par le fond.*

Voilà qui est singulier.... une maison de campagne à louer, et le concierge n'y est pas!...

ÉDOUARD.

Qu'importe, ma sœur, puisque sa petite fille nous a montré toute la maison.

MAD. DE SELMAR.

Elle est fort bien située.... au bord de la Seine, à Neuilly..... à deux lieues de Paris.

AIR : *Ces postillons.*

Elle est charmante, et vient d'être bâtie ;
Dans ses décors que de goût, de fraîcheur !
Et la louer déjà !. . . quelle folie !
Quel en est donc le possesseur ?

ÉDOUARD.

Quelqu'intrigant, ou quelque fournisseur ;
Quelque banquier d'une prudence extrême,
Qui part peut-être, emportant sans façon
Son porte-feuille.... et qui n'a pu de même
Emporter sa maison.

MAD. DE SELMAR.

Du reste, on peut y entrer sur-le-champ ; car elle est toute meublée.... qu'en dis tu ? j'ai bien envie de la louer.

ÉDOUARD.

Mais, ma sœur.... comme vous voudrez..... en tout cas, nous en causerons en route... je vais faire avancer votre calèche.

MAD. DE SELMAR.

Eh! mon Dieu !.... rien ne presse.... nous venons de tout visiter.... c'est très-fatigant.... et je ne suis pas fâchée de me reposer.

ÉDOUARD, *à part.*

Allons, elle s'établit ici... et si on arrivait ?....

MAD. DE SELMAR, *assise, et le regardant après un moment de silence.*

Édouard, parle moi franchement.... une sœur de vingt-cinq ans n'est pas un mentor bien sévère; et puis, avant d'arriver en France, lorsque nous étions ensemble aux colonies, tu avais l'habitude de tout me dire.... Où allais-tu ce matin, quand je t'ai rencontré?

ÉDOUARD, *embarrassé.*

Je suis sorti à cheval de bonne heure, pour faire une promenade à la porte Maillot.... et j'ai été tout surpris d'apercevoir votre calèche...

MAD. DE SELMAR.

Pourquoi donc ton premier mouvement a-t-il été de m'éviter ? et lorsque je t'ai proposé de m'accompagner jusqu'à Neuilly.... tu avais l'air contrarié.

ÉDOUARD.

Moi, ma sœur !...

MAD. DE SELMAR.

Oh, je l'ai bien vu !.... Je cherchais une maison de campagne... Quand j'ai voulu entrer dans celle-ci.... tu as changé de couleur....

ÉDOUARD.

Par exemple....

MAD. DE SELMAR.

Tu as eu l'air plus rassuré, en apprenant que le concierge n'y était pas pour le moment.

ÉDOUARD.

Quoi!... vraiment!... quelle idée! Je vous jure, Hortense, que tout cela n'existait que dans votre imagination.

MAD. DE SELMAR.

Alors, pardonne-moi.... L'amitié d'une sœur a aussi sa jalousie... Songe, qu'élevés tous les deux sur une terre étrangère.... c'est à moi que tu as été confié.

AIR *de la Robe et des Bottes.*

J'avais le double de ton âge,
Et n'avais guère que seize ans,
Lorsque, deux mois après mon mariage,
La mort vint frapper nos parens.
Trop tôt ravie à sa jeune famille,
Ma mère, hélas! te remit à ma foi,
En me disant : Veille sur lui, ma fille,
Et le ciel veillera sur toi.
Elle me dit : veille sur lui, ma fille,
Et le ciel veillera sur toi.

ÉDOUARD.

Je sais qu'il n'y eut jamais de sœur plus tendre; et dans ce moment même, veuve et maîtresse d'une grande fortune, c'est pour moi que vous refusez de vous marier.

MAD. DE SELMAR.

Sans doute... Nous avions un oncle à la Havane, qui, au lieu de partager sa fortune entre nous deux, l'a léguée toute entière à mes enfans... si j'en avais... Or, en ne me remariant pas... cet héritage reste à nous deux... la moitié t'en appartient.... et c'est un dépôt sacré que je te garde jusqu'à ta majorité.

ÉDOUARD.

Ah! c'est trop de générosité... et je ne dois pas souffrir...

MAD. DE SELMAR.

Pourquoi donc?..Qu'ai-je besoin de prendre un époux?..

N'es-tu pas mon protecteur ?... Je suis enchantée d'avoir mon jeune frère pour cavalier... Il y a, dans l'amitié de frère et sœur, une douceur qui ne se trouve dans aucun autre attachement... Aussi je suis heureuse d'être riche, pour que tu le sois... Tu as voulu revoir notre patrie, retourner en France...

ÉDOUARD.

Que je vous remercie d'avoir cédé à mes désirs!.. quel beau pays!.. tous les plaisirs réunis !

MAD. DE SELMAR.

Oui... mais depuis quelques jours, je ne te reconnais plus; tu es sombre, rêveur... je ne te vois presque jamais... Quelle est cette marquise Ludley, chez laquelle tu vas souvent?... l'autre semaine encore, tu m'as quittée pendant deux jours, pour une partie de chasse avec le comte de Sannois.

ÉDOUARD.

C'est vrai, ma sœur.

MAD. DE SELMAR, *souriant.*

Le comte était à Paris... et il est venu dîner chez moi... pendant que vous chassiez ensemble dans les bois de Senart.

ÉDOUARD, *à part.*

Ah! mon Dieu!.. (*haut*) Mais c'est que voyez-vous, ma sœur, c'était une partie de garçons... où nous étions...

MAD. DE SELMAR.

Assez... assez... je ne t'en demande pas davantage... Mais écoute-moi, Edouard ; de tous tes amis... il n'y en a qu'un seul dans lequel j'aurais confiance... c'est M. Roland.

ÉDOUARD.

Oui, Roland... c'est un bon enfant... mais c'est qu'au milieu de ses folies, il fait toujours de la morale; et il donne aux autres d'excellens avis, dont lui-même ne profite pas.

MAD. DE SELMAR.

Eh bien! suis ses conseils et non pas son exemple.

ÉDOUARD.

Vous le connaissez ?

MAD. DE SELMAR.

Moi? fort peu... je me suis trouvée une ou deux fois à côté de lui... et il ne m'a jamais adressé la parole... Mais d'après plusieurs traits qu'on m'a cités, c'est un homme d'honneur, et je crois que tu peux sans danger en faire ton ami.

ÉDOUARD, *regardant sa montre.*

Aussi j'espère bien... ah! mon Dieu... midi dans l'instant... je m'en vais...

MAD. DE SELMAR.

Est-ce que tu ne m'accompagnes pas dans ma promenade?

ÉDOUARD.

Ce serait avec grand plaisir... mais j'ai des affaires à Paris... un rendez-vous que... Roland m'a donné hier.

MAD. DE SELMAR.

Hier!... c'est difficile... Tu m'as dit ce matin, que tu ne l'avais pas vu depuis huit jours.

ÉDOUARD.

Sans doute... mais il m'a écrit; et c'est pour...

MAD. DE SELMAR.

C'est bien... c'est bien, mon ami... c'est moi qui ai eu tort de t'interroger... Rentreras-tu dîner?

ÉDOUARD.

Non, non, ma sœur... et même ce soir... il sera bien tard... j'ai tant de choses à faire... (*à part*) Ah! mon Dieu!... et la chaise de poste que j'oubliais!... et les préparatifs de mon départ! (*haut*) N'importe... ce soir... à dix heures... à onze... j'irai chez toi... (*à part*) Je ne pourrais pas partir sans l'embrasser.

MAD. DE SELMAR.

Que dis-tu?

ÉDOUARD.

Rien... rien... Adieu, ma sœur.

(*Il sort.*)

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

SCÈNE II.

Mad. DE SELMAR, *seule.*

Oh ! les vilains jeunes gens !... Que d'inquiétude, que de chagrins ils nous donnent .. Un mari, ou un amant, passe encore... ils se cachent, et on n'en sait rien... mais un frère ! c'est terrible... parce qu'enfin, sans connaître au juste, on se doute toujours...

AIR *du petit Courrier.*

Que n'ai-je plutôt une sœur !
On a bien, quand elle est sensible,
A craindre l'amour : c'est terrible !
Mais on peut défendre son cœur ;
On peut, sans être bien habile,
L'instruire contre les amans ;
A son élève on est utile,
Et l'on s'exerce en même temps.

Mais, Edouard... je ne peux pas le suivre, ni savoir par moi-même... Dieu ! j'y pense maintenant... Ces derniers mots qui lui sont échappés... *Je ne pourrais pas partir sans l'embrasser...* Pourquoi partir !... Aurait-il quelque duel, quelqu'affaire d'honneur ?... à qui me confier ?... ne connaissant personne... presque étrangère dans mon pays, je crains de hasarder quelque démarche qui ne soit pas convenable... N'importe, mon frère est en danger ; et quoiqu'il arrive...

SCÈNE III.

Mad. DE SELMAR, ANTOINE.

ANTOINE.

Mille pardons de ne pas m'être trouvé à l'arrivée de madame... C'est madame qui venait pour voir la maison...

MAD. DE SELMAR.

Oui, mon ami.

ANTOINE.

C'est moi que je suis Antoine, le concierge... j'étais à l'autre bout du village à causer chez le distillateur, parce que, vous entendez bien, madame, que, portier à la campagne, on est isolé... les maisons sont si eloignées!

AIR *du Ménage de garçon.*

C'est le concierge de Courcelles
Qu'est notre voisin le plus près;
C'est bien gênant pour les nouvelles,
Et s'il vient quelques p'tits caquets,
On n' sait... mille exemples l'attestent,
A qui les dire.... c'est piquant!
Souvent même, on en fait qui restent,
Pour le compte du fabricant.

MAD. DE SELMAR, *à part.*

C'est un bavard, tant mieux... (*haut*) A qui appartient cette maison?

ANTOINE.

A un ancien fournisseur qui ne l'habite pas, vu qu'il voyage... alors il s'est déterminé à la louer... je croyais lui avoir trouvé un locataire pour toute la saison, la marquise Dudley...

MAD. DE SELMAR.

Comment! la marquise Dudley habitait cette maison!

ANTOINE.

Oui, madame... mais il paraît qu'elle veut partir aussi, car elle désire sous-louer le plus promptement possible.

MAD. DE SELMAR.

Et quelle est cette marquise?

ANTOINE.

Pour ce que c'est de ça, madame, ça vous paraîtra incroyable, impossible; mais s'il faut dire la vérité...

MAD. DE SELMAR.

Eh bien!

ANTOINE.

Eh bien! je n'en sais rien.

MAD. DE SELMAR.

Tu n'en sais rien?...

ANTOINE.

Non, madame... et pour un concierge... c'est humiliant à avouer! Mais, autant qu'on en peut juger, elle est riche, et ne tient pas à l'argent... car elle a loué cette maison, et n'y est venue que trois ou quatre fois... Ils étaient toujours sept ou huit personnes à dîner... de la gaîté, des éclats de rire, des bouchons qui sautaient... c'est tout ce qu'on entendait de l'antichambre : j'ai voulu parler aux domestiques; ah bien oui! *yes... yes... ya... ya...* voilà tout ce que j'en obtenais... Je ne sais pas où ils ont été élevés... et ici, en leur absence, pas une femme de chambre, pas un petit jockei; enfin, madame, aucun moyen d'instruction, et l'on en est réduit aux conjectures... Mais je viens de voir sortir un jeune homme qui aurait pu vous donner des renseignemens positifs, car c'était un ami de la maison.

MAD. DE SELMAR.

Que dites-vous? comment! Edouard, mon frère!

ANTOINE.

C'est le frère de madame!

MAD. DE SELMAR, *à part.*

Je ne m'étonne plus maintenant de son trouble, lorsque je lui ai proposé d'entrer dans cette maison. (*haut*) Et vous dites que la marquise doit partir...

ANTOINE.

Je le présume, madame... d'abord elle fait sous-louer; ensuite il y a, à l'auberge du Charriot-d'or, une femme de chambre à elle.

MAD. DE SELMAR.

On pourrait la faire causer...

ANTOINE.

Je l'ai déjà fait, madame... elle n'est point au service de la marquise... mais elle doit y entrer aujourd'hui...

MAD. DE SELMAR.

La belle avance!...

ANTOINE.

Elle a une lettre de recommandation, et doit accompagner madame en voyage... c'est pour cela qu'aujourd'hui elle l'attend à Neuilly ; car il paraît que madame va venir...

MAD. DE SELMAR, *à part.*

Tout ce que j'entends redouble mon inquiétude et ma curiosité... Mais à quelque prix que ce soit, je veux pénétrer ce mystère... (*haut*) Mon ami, je loue cette maison... puisqu'on peut y entrer de suite ; j'y viendrai demain... après demain... (*à part*) peut-être aujourd'hui. (*haut*) En attendant (*lui donnant une bourse*), voici des arrhes ; dès ce moment, tu n'es plus au service de la marquise, mais au mien.

ANTOINE, *à part, prenant la bourse.*

Celle-ci est au moins une duchesse.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Ces façons-là sont de mon goût ;
C'est l'double du prix ordinaire.

MAD. DE SELMAR.

Des soins... du silence surtout !

ANTOINE.

Comment ! il faut encor me taire...
Des portiers de bonne maison
Madame connaît les usages...
J'aim' mieux parler à discrétion,
Et qu'on l'rabatte sur mes gages.

MAD. DE SELMAR.

Eh non, ce n'est que pour aujourd'hui... Mais qui vient là ?

ANTOINE, *regardant à gauche.*

Encore deux autres messieurs qui viennent souvent... ils sont entrés par la petite porte du parc... ou bien, ils auront franchi la haie.

MAD. DE SELMAR.

Je ne veux pas qu'ils me voyent... (*à part*) Cette femme de chambre qui est à Neuilly... quelque hasardée que soit

cette démarche, c'est le seul moyen de m'instruire... (*à Antoine, qui regarde toujours, par la porte latérale, les personnes qui arrivent*) Partons vîte... je t'expliquerai mes projets, et ce que j'attends de ton zèle.

(*Ils sortent par le fond.*)

SCÈNE IV.

ROLAND, Lord GUINSBOURG.

ROLAND, *entrant le premier.*

Eh bien, milord, entrez donc... n'ayez pas peur... c'est moi qui vous présente, je suis toujours invité.

GUINSBOURG.

Me voici donc chez elle... je été tout tremblant.

ROLAND.

J'étais venu ce matin à pied, en philosophe, par de-là la barrière de l'Etoile; et me trouvant près de Neuilly, je suis entré ici un instant, en ami de la maison. Mais que diable faisiez-vous donc en dehors, à la porte du parc, à regarder les murs en soupirant?

GUINSBOURG.

C'est que, voyez-vous, messié Roland, je été amoureux... véritèble; et miss Coraly, elle rendait moi malheureux beaucoup.

ROLAND.

Vous n'êtes pas le seul... Coraly est charmante... vive, aimable, spirituelle... De toutes les nymphes de l'opéra, c'est la plus séduisante et la plus sage... et c'est là le mal; parce que voyez-vous, milord, je m'y connais, quand elles sont sages... c'est plus rare, mais c'est plus dangereux.

GUINSBOURG.

Pourquoi donc?

ROLAND.

Parce qu'au lieu d'être un caprice, cela devient une passion.

GUINSBOURG.

Vous n'êtes donc pas, vous, dans le sensibilité ?

ROLAND.

Jamais... par goût et par état... Je suis né sur mer à bord d'un vaisseau... je n'ai jamais quitté mon père, un brave marin... le capitaine Roland, qui, plus d'une fois, milord, a parlé de près à vos compatriotes... A sa mort, tout a été fini pour moi ; j'ai dit adieu à la gloire... j'ai réalisé sa fortune, et suis venu avec quarante mille livres de rentes m'établir à Paris... où je vis en philosophe ; et ce n'est pas comme tant d'autres, une philosophie d'emprunt... celle-là est à moi... je l'ai bien payée... vingt mille livres de rente, ou à peu près. Mais, c'est égal ; il m'en reste encore autant, et c'est plus qu'il n'en faut pour obliger un ami, ou pour lui donner un bon conseil... car je ne suis pas égoïste... et quand je vois quelques imprudens qui veulent se lancer sur mes traces...

AIR *du Pot de fleurs.*

A leur jeunesse, à leur audace extrême,
Par mes leçons, je montre le danger;
Sans cesse m'y trouvant moi-même,
Mieux qu'un autre j'en puis juger :
Trop souvent battu par l'orage,
Je suis, à leurs yeux attentifs,
Ainsi qu'un phare au milieu des récifs ;
J'éclaire, et sauve du naufrage.

Aussi, je suis adoré de mes élèves.

GUINSBOURG.

Je croyais bien.

ROLAND.

L'autre jour, j'ai tenu mon cours chez *Véry*, où je leur donnais à dîner... A table, on professe bien mieux... En sortant de classe, ils étaient tous gris, parce que, voyez-vous, ma sagesse n'a rien d'austère ; je suis bon enfant, bon convive : je fais marcher de front la philosophie et le vin de Champagne... Aussi, dans les boudoirs, dans les foyers de l'Opéra, je suis partout bien reçu; mais sans façon, sans conséquence, en amateur... On sait

qu'avec moi, il n'y a rien à faire... Comme Roland, mon patron, je suis maintenant invulnérable.

GUINSBOURG.

Eh bien, mon ami, vous étiez plus heureux que moi, qui été blessé beaucoup dans le cœur !

ROLAND.

Ah ça, où en êtes-vous donc de vos amours ?

GUINSBOURG.

Eh bien, mon ami, je avais parlé de mon passion et de mon fortune... et elle avait mis moi à la porte.

ROLAND.

Et c'est là, en effet, que je vous ai trouvé.

GUINSBOURG.

AIR *du Piége.*

Pourtant, je offrais à genoux
Deux ou trois millions d'opulence
Que je avais gagné chez vous.

ROLAND.

Au fait... c'est juste ; quand j'y pense,
Franchement ces étrangers-là
Sortiraient trop d'argent de France,
Si nous n'avions pas l'Opéra
Qui vient rétablir la balance.

GUINSBOURG.

Croyez-vous, mon ami, qu'elle voulait être Milady Guinsbourg ?

ROLAND.

Vraiment ?

GUINSBOURG.

Yes, Milady Guinsbourg... vraiment...

ROLAND.

C'est bien !.... C'est dans les grands principes..... Mais qu'est-ce que cela vous fait, à vous autres Anglais?... Vous n'y tenez pas !... Les gazettes de Londres nous annoncent tous les jours de pareilles alliances.

GUINSBOURG.

Yes.... mais ce était toujours par capitulation, dans le dernière extrémité; et, en attendant, je venais ici pour le espionnage; car, voyez-vous, je soupçonne un petit Française, monsieur Edouard, de me mystifier, moi.

ROLAND.

Qu'est ce que vous me dites-là? c'est pour Edouard que Coraly vous congédie?

GUINSBOURG.

Je en ferais le gageure.

ROLAND.

Est-ce qu'elle aurait sur lui des vues sérieuses?..... Un instant, je ne le souffrirai pas...

GUINSBOURG.

Oh, mon ami! mon cher ami!... quel service!

ROLAND.

Ne m'en remerciez pas!:.. Ce n'est pas par intérêt pour vous... mais pour lui..... Edouard est un aimable garçon que j'ai pris en amitié... Et puis il a, à mes yeux, un talisman qui le protégera toujours, une sœur, madame de Selmar... Si vous la connaissiez! c'est la beauté, c'est la vertu même... Aussi, moi... mauvais sujet, je n'en parle jamais qu'avec vénération.

GUINSBOURG.

Quoi, mon ami!... vous qui disiez vous invulnérable!

ROLAND.

Pas de ce côté là!... c'est bien différent!.. c'est le sentiment le plus pur, une adoration mêlée de respect; enfin deux ou trois fois, je me suis trouvé près d'elle... et je n'ai seulement pas osé lui adresser la parole.

GUINSBOURG.

Vous! un petit téméraire! audacieux auprès des dames!

ROLAND.

C'est selon... mais dans le monde ça n'est plus ça... dès que j'entre dans un salon, que j'adresse la parole à une

femme, je perds cent pour cent de mon mérite... je m'intimide, je deviens gauche ; je suis comme vous dans les coulisses de l'Opéra; j'ai l'air d'un étranger qui ne sait pas la langue du pays.

GUINSBOURG.

Ecoutez vous... je have entendu le voiture... dans le roulement.

ROLAND.

C'est vrai... c'est Coraly.

GUINSBOURG.

Quel était le messier qui lui donnait la main ?

ROLAND.

Vous ne connaissez pas... c'est un danseur de l'Opéra... monsieur Tonton... ce n'est pas dangereux... Eh bien! qu'avez-vous donc? vous tremblez !

GUINSBOURG.

C'est qu'elle allait venir, elle-même.

ROLAND, *à part.*

Est-il bête!

GUINSBOURG.

Et qu'elle avait défendu moi de paraître.

ROLAND.

Soyez tranquille, restez..... à cause d'Edouard, je veux savoir ce qui en est... Ne vous montrez pas d'abord; je me charge du raccommodement.

GUINSBOURG.

C'était bien, c'était bien... je sauver moi (*Il entre dans le cabinet à gauche, Roland remonte la scène*).

SCÈNE V.

ROLAND, CORALY, TONTON.

CORALY.

A merveille, William.... je suis contente... je suis sûre que nous n'avons pas mis dix minutes pour venir de Paris.

TONTON.

Oui, vos chevaux sont en nage !... un attelage de quatre mille francs qui est peut-être perdu !

CORALY.

Qu'importe !... pourvu qu'on aille vîte.

TONTON.

Je vous l'ai dit, votre landau est beaucoup trop haut... en descendant j'ai manqué de me fouler la rotule ; et voilà comme on compromet une jambe.

CORALY.

Je suis enchantée de ce que m'a dit Antoine, mon concierge... Ah, ma maison est louée d'aujourd'hui ! c'est fort agréable.

ROLAND, *s'avançant.*

Comment, madame ! votre maison est louée ?

CORALY.

Eh, mon dieu !... c'est vous, Roland !... je ne m'attendais pas au plaisir de vous voir.

ROLAND.

C'est une surprise... je suis sans façon... moi, je n'en fais jamais.

CORALY.

Mais venir ainsi au hasard...

ROLAND.

Oh ! j'avais des données certaines... avant-hier, dans votre loge, vous avez dit : « Lundi, je ne danserai pas... » j'aurai ma migraine. » Je me suis douté que vous viendriez à votre maison de campagne.

TONTON.

Oui... la campagne... c'est commode... je ne sais pas pourquoi il n'y en a pas l'hiver.

ROLAND.

Ce diable de Tonton est toujours de la même force... je ne connais pas de danseur qui fasse plus d'esprit.

TONTON.

C'est vrai... c'est vrai, quand j'ai le temps... les

jours où je ne danse pas... mais patience, vous verrez ce que je médite.

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Dans ce moment-ci j'accommode
Le romantique en entrechats,
Et tous les auteurs à la mode
Avec moi sauteront le pas.
Leurs ouvrages, quoiqu'il m'en coûte,
Sont mis en ballets par mes soins ;
C'est un avantage.....

ROLAND.

Sans doute ;
Nous aurons le style de moins.

TONTON.

Je comptais venir travailler ici cet été... mais vous dites que la maison est louée.

ROLAND.

Pourquoi vous en défaire ?

CORALY.

J'ai d'autres vues... les gens qui m'entourent sont curieux et bavards... moi, j'aime à cacher mon rang.

ROLAND.

L'incognito est le plaisir des grands... et vous qui, d'ordinaire, êtes reine ou princesse..

CORALY.

Ici, j'abdique, et ne suis que marquise.

TONTON.

— C'est bien modeste... mais c'est souvent indispensable... Si vous connaissiez comme moi les désagrémens de la célébrité... je donnerais tout au monde pour n'être qu'un homme ordinaire... Quand je suis dans une promenade publique, tout le monde se dit à l'oreille : « Tenez, le » voilà, c'est lui... c'est Tonton... c'est Tonton... ce fameux » danseur qui a inventé les pirouettes sur le talon..... » Alors ils m'entourent, ils me pressent, ils me marchent sur les pieds ; et je leur dis : Messieurs, prenez donc garde ; que diable... j'en ai besoin... (*Il rit*).

ROLAND.

Quand je vous le disais... c'est un feu roulant, c'est le *Voltaire* de la pirouette.

TONTON, *d'un air sérieux.*

Permettez, monsieur, permettez; vous me parlez là de Voltaire... c'est que je l'ai lu... nous avons même dansé dans un opéra de lui.

CORALY.

Qu'est-ce qu'il dit donc?

TONTON.

Je me le rappelle très-bien, *la princesse de Babylone*, musique de Kreutzer..... nous avions là un pas de deux..... vous rappelez-vous... tra la la... un coupé à la seconde.

(*On entend tomber un meuble dans la chambre à côté.*)

CORALY.

Eh! qu'est-ce que j'entends?... est-ce qu'il y a quelqu'un ici?

ROLAND.

Eh!... mon Dieu!... je n'y pensais plus... C'est mon protégé... que j'avais oublié... Il aura eu le temps de faire un somme.

CORALY.

Qu'est-ce que cela signifie?

ROLAND.

Que je me suis chargé de vous présenter un de vos esclaves indignes, le désolé milord Guinsbourg.

TONTON.

Un de mes élèves... je lui montre à danser.

CORALY.

Comment! il est ici?... je ne veux pas le voir.

ROLAND.

Permettez... je lui ai promis ma médiation.

CORALY.

N'importe.

ROLAND.

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Je crains pour vous ce qu'on dira;
Quoi! vous lui déclarez la guerre!
Songez qu'en tout temps l'Angleterre
Fut en paix avec l'Opéra.
Entr'eux que de rapports intimes!
Elle existe au milieu des flots,
Vénus naquit au sein des eaux.
Entre puissances maritimes,
On doit toujours vivre en repos.

CORALY.

Eh! que voulez-vous que j'en fasse?... je l'ai congédié... et ne le recevrai pas.

ROLAND.

Prenez garde... je vais croire à certains projets dont on parle, et qui pourraient nous brouiller à jamais.

CORALY, *inquiète.*

Que voulez-vous dire?

ROLAND, *bas.*

Ecoutez, Coraly, restons bons amis; parmi vos adorateurs... il n'en est qu'un que j'excepte... Edouard, que je retranche de votre domaine.. Vous m'entendez... Sans cela...

CORALY, *à part.*

Ah, mon Dieu! (*haut*) Quoi! vous pourriez supposer.. s'il en est ainsi... et pour vous prouver... je suis prête à recevoir milord; mais c'est qu'il est ennuyeux à la mort.

ROLAND.

Eh bien! n'avez-vous pas Tonton qui fera sa partie?

SCÈNE VI.

Les Précédens, Lord GUINSBOURG.

ROLAND.

Entrez, milord, et ne craignez rien... grâce à moi, la paix est faite.

GUINSBOURG.

Je été bien heureux... milady... de obtenir le pardon de moi.

CORALY.

C'est bien, milord... qu'il n'en soit plus question.

GUINSBOURG.

Ce messier Roland, il était bien dévoué pour moi... c'est pas comme vous, milady, qui traite moi comme un nègre... et pourtant... (*riant*) le traite des nègres, il était défendu... ah! ah!.. vous permettez le petite plaisanterie.

ROLAND.

Très-joli... voilà de la galanterie britannique; et je ne sais pas pas pourquoi vous vous plaisez à désespérer cet honnête insulaire.

GUINSBOURG.

Yes... mon amour...

(*Tonton passe auprès de milord.*)

CORALY.

Taisez-vous donc... voici quelqu'un.

GUINSBOURG.

Oh bien, tant pis... je allai lancer moi.

SCÈNE VII.

Les Précédens, ANTOINE.

ANTOINE, *à Coraly.*

Madame, c'est une jeune fille qui vient d'apporter cette lettre.

CORALY, *qui a ouvert la lettre.*

Ah! ah! c'est de Jenny... une de mes camarades.

(*lisant.*)

« Ma chère...je t'envoye Henriette, la femme de cham-
» bre dont je t'ai parlé... Selon tes instructions, je ne lui
» ai pas dit chez qui elle allait entrer... elle a du zèle, de
» l'adresse... de la présence d'esprit... » (*refermant la*

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

lettre.) Cela suffit... je n'ai pas besoin d'en savoir davantage... (*à Antoine*) Faites attendre ici... (*Antoine sort*) Je vais sur le champ répondre à Jenny, pour la remercier; et milord, en retournant à Paris, aura la bonté de se charger de ma lettre.

GUINSBOURG.

Comment, miledy ?...

CORALY.

C'est essentiel... et le plus tôt possible.

GUINSBOURG, *à part.*

Goddem !... que j'étais un animal bête de milord.... que je osais pas permettre moi dans le colère.

TONTON.

Eh bien, milord... si, en attendant, nous allions faire une partie de billard... (*à part*) J'aime à jouer avec lui... je le gagne toujours.

AIR *de l'Auberge de Bagnères.*

CORALY.

Oui, c'est un grand danseur,
Un habile joueur;
Partout avec bonheur
Il séjourne :
Maîtrisant les hasards,
Il brille en tous les arts,
Et c'est un vrai César
Au billard.

TONTON.

ENSEMBLE.

Je suis un grand danseur,
Un habile joueur;
Partout avec bonheur
Je séjourne :
Maîtrisant les hasards,
J'excelle en tous les arts,
Et je suis un César
Au billard.

ROLAND, *regardant Coraly.*

Oui, je crains de son cœur
Quelque trait séducteur;
Ici, comme amateur,
Je séjourne :

ENSEMBLE.

De ces lieux puisqu'il part,
Observons à l'écart ;
Profitons avec art
Du hasard.

GUINSBOURG.

Je crains pour mon bonheur
Ici quelque noirceur ;
La frayeur dans mon cœur
Il séjourne :
En jouant au billard,
Observons avec art ;
Portons de toute part
Mon regard.

TONTON.

Je parie, et souvent
Pour le parti gagnant
Le sage avec talent
Se retourne :
De l'audace et du front,
Et les succès viendront :
Pour ça que faut-il donc ?
De l'aplomb.

ENSEMBLE.

CORALY.

Oui, c'est un grand danseur, etc.

TONTON.

Je suis un grand danseur, etc.

ROLAND.

Oui, je crains de son cœur, etc.

GUINSBOURG.

Je crains pour mon bonheur, etc.

(*Tonton sort par le fond avec Milord, et Coraly entre dans la chambre à gauche.*)

SCÈNE VIII.

ROLAND, *s'asséyant à gauche, et prenant un livre qui se trouve sur le canapé.*

C'est clair.... elle veut éloigner milord... mais je reste, et nous verrons ce que cela deviendra.

MAD. DE SELMAR et ANTOINE *entrent par la porte à gauche, derrière Roland.*

ANTOINE, *à voix basse.*

Entrez, madame, et du courage!... c'est le seul moyen de tout savoir.... Madame m'a dit de vous faire attendre ici... je vais l'avertir.

MAD. DE SELMAR.

Chez qui suis-je?... je n'en sais rien encore.

ROLAND, *à Antoine.*

Qu'est-ce que c'est?

ANTOINE.

La nouvelle femme de chambre qu'attend madame. (*Il entre dans la chambre où est Coralv*).

ROLAND.

C'est bien...

MAD. DE SELMAR, *jetant sur Roland un coup d'œil rapide.*

Eh! mais, si je ne me trompe, c'est M. Roland, l'ami de mon frère.... ce jeune homme si timide qui n'osait me parler.

ROLAND, *remontant le théâtre.*

Une soubrette jeune et gentille.... c'est à merveille..... ça ne me fait pas peur cela... (*il s'approche derrière elle, et lui prend la taille*) une jolie tournure... A nous deux, Lisette, à faire connaissance.

MAD. DE SELMAR, *tremblante.*

Eh bien! monsieur, qu'est-ce que c'est?

ROLAND, *la regardant, et s'éloignant d'elle.*

Dieux! que vois-je!... voilà une ressemblance qui m'a fait une peur... (*haut*) Mais quelle idée!... Parbleu, ma belle enfant, je suis enchanté de l'aventure.... je n'aurais jamais cru rencontrer cette figure-là sous un bonnet de soubrette.

MAD. DE SELMAR.

Que voulez-vous dire, monsieur?... vous me prenez pour une autre.

ROLAND, *prenant son bras.*

Du tout... je te prends pour moi; car tu ne sais pas que tu ressembles trait pour trait à la femme de Paris la plus jolie et la plus aimable..... à madame de Selmar.

MAD. DE SELMAR.

Que dit-il?

ROLAND.

Et juge donc, pour moi quel bonheur!... lui dire que je l'aime.... jamais de ma vie je n'aurais eu ce courage, cette hardiesse.... tandis que toi.... eh bien.!... Si vraiment : même à toi, cela me fait quelque chose.... mais c'est égal; c'est sans conséquence.... je suis encore un peu timide par habitude.... mais ça va se passer.

MAD. DE SELMAR, *à part.*

Ah! mon Dieu!... (*haut.*) En effet, j'ai entendu parler de ma ressemblance avec cette dame.

ROLAND.

N'est-ce pas? c'est frappant!... Mais quelle différence... elle est mieux encore... il ne faut pas que cela te fâche.

MAD. DE SELMAR.

Nullement... Sans doute vous étiez reçu chez elle?

ROLAND.

Non... je n'ose pas... elle ne reçoit personne... Mais elle a un frère, un jeune étourdi, pour qui elle a l'amitié la plus tendre... Eh bien! et moi aussi... je l'aime, je le protége... Quelques dangers l'environnent, surtout dans ce moment.

MAD. DE SELMAR.

Que dites-vous?

ROLAND.

Oui..... ta maîtresse trame quelques complots; mais malgré elle et malgré toi, je les déjoûrai, quand je les connaîtrai... parce que d'être mauvais sujet, ça n'empêche pas d'être honnête homme.

MAD. DE SELMAR, *à part.*

Ah! je n'ai plus peur de lui.

ROLAND.

Songe donc qu'en défendant son frère, c'est elle-même que j'oblige... et de pouvoir lui rendre ainsi service, sans qu'elle le sache... sans qu'elle s'en doute jamais... il me semble que c'est bien... que c'est délicat... que c'est digne d'elle.

MAD. DE SELMAR.

Je comprends, et crois deviner quelles sont vos vues.

ROLAND.

Moi! des vues sur elle!... Y penses-tu ?... Je me jeterais au feu pour lui épargner un chagrin... mais l'épouser !... Ah bien oui !... D'abord, à cause de son frère, elle ne veut point se marier; et puis, dès que je l'aperçois...

AIR *du Fleuve de la vie.*

Saisi d'une frayeur nouvelle,
Je tremble, et ne lui parle point;
Qu'elle est belle!. ..et pourtant sur elle
Tu l'emportes en un seul point.

MAD. DE SELMAR.

Eh quoi!... j'aurais cet avantage!
Quel est-il donc?

ROLAND.

C'est qu'en ce jour,
Tu m'inspires autant d'amour,
Et bien plus de courage.

MAD. DE SELMAR, *à part.*

Me voilà bien... Il y a maintenant un égal danger à parler, ou à me taire... Si je pouvais du moins en obtenir des renseignemens! (*haut*) Monsieur, daignez, par grâce, me faire connaître la maison de la marquise chez laquelle je suis.

ROLAND.

La marquise !... Tu en es encore là ?... La marquise Dudley n'est autre que Coraly, une des plus jolies danseuses de l'opéra.

MAD. DE SELMAR, *à part.*

Grand Dieu !... une jolie condition que j'ai choisie là... Il vaut mieux tout lui dire. (*haut*) Protégez-moi, monsieur; vous êtes le seul à qui je puisse me fier.

ROLAND.

Voilà qui est parler.

AIR *du vaudeville de Oui et Non.*

Allons, plus de timidité;
De tes yeux mon âme est charmée.

MAD. DE SELMAR.

Finissez donc.

ROLAND.

Que ta fierté
Ici ne soit point alarmée;
Oui, d'honneur, j'ai cru voir en toi
Son air, sa tournure et sa grâce.
Ainsi, ne me fuis pas, tu voi
Que ce n'est pas toi que j'embrasse.

(*On sonne.*)

Tiens, entends-tu ta maîtresse?

MAD. DE SELMAR.

Grâce au ciel!

SCÈNE IX.

Les Précédens, TONTON, *entrant par le fond.*

TONTON, *à Roland.*

Je suis vainqueur... cinq parties à vingt francs..... c'est comme si j'avais dansé ce soir... ce sont des feux!..... Milord se promène dans le parc..... il attend son épitre..... et moi le dîner; (*on sonne*) car si la maison est louée.... j'espère que le dîner ne l'est pas.

SCÈNE X.

Les Précédens, CORALY, *tenant à la main une lettre qu'elle jette sur la toilette.*

CORALY.

Eh bien!... est-ce qu'on ne m'entend pas?.... (*apercevant madame de Selmar.*) Ah! c'est ma nouvelle femme

de chambre... approchez, Henriette... (*bas à madame de Selmar*) J'ai lu la lettre de Jenny... vous avez ma confiance.... nous avons à causer et beaucoup, mais quand nous serons seules... Je vais les éloigner... (*haut.*) Approchez ma toilette.

MAD. DE SELMAR, *étonnée.*

Comment!... (*à part.*) C'est juste... (*Elle approche la toilette avec peine.*)

TONTON, *approchant un fauteuil qu'il offre à Coraly.*

Ah ça, vous n'avez pas oublié que nous dansons après demain ce pas de deux... n'allez pas être indisposée.

CORALY.

Est-ce que vous ne pouvez pas danser sans moi ?

TONTON.

Du tout... quand vous n'êtes pas là.... je ne suis pas soigné à mon entrée ; et ça me casse bras et jambes.

CORALY.

J'espère que ces messieurs vont nous faire le plaisir de nous laisser.

ROLAND.

Vous avez bien raison.

AIR *des Artistes par occasion.*

De cette charmante retraite
(*montrant Tonton*)
Vous faites bien de le bannir ;
L'admettant à votre toilette,
Quels périls vous alliez courir!
TONTON, *d'un air modeste.*
Qui? moi!...rassurez-vous, mon ange ;
Du tout!...rassurez-vous, mon ange.
ROLAND.
Craignez sa présence en ces lieux ;
Car Zéphir est fort dangereux,
Et je tremble qu'il ne dérange
Les boucles de vos blonds cheveux. (*bis.*)

GUINSBOURG, *en dehors et à la porte du fond.*

Milédy... Milédy...

ROLAND

C'est lord Guinsbourg.

MAD. DE SELMAR, *à part.*

Un milord !.... qu'est-ce que c'est que cela ?...

CORALY, *à haute voix.*

On n'entre pas... je suis seule....

GUINSBOURG, *en dehors.*

Je venais demander votre lettre.

CORALY.

Dans l'instant.

GUINSBOURG.

C'était bien... je vais attendre.

ROLAND, *chantant.*

Quand on attend sa belle,
Que l'attente.....

CORALY.

Mais taisez-vous donc.... ne voulez-vous pas qu'il entende ?

ROLAND.

C'est terrible chez vous.... il faut toujours se gêner... je m'en vais.... je vais faire un tour de parc....

TONTON.

Et moi faire quelques battemens....

ROLAND.

Toujours occupé, monsieur Tonton.

TONTON.

Que voulez-vous ?... il le faut bien... à Paris, je m'enferme quelquefois des heures entières... dans mon cabinet.

ROLAND.

Vous avez raison, il n'y a que cela... le travail du cabinet. (*Ils sortent ensemble par la porte à gauche.*)

SCÈNE XI.

CORALY, Mad. DE SELMAR.

CORALY.

Enfin nous voilà seules!... ferme cette porte et viens ici... Jenny m'écrit que tu es discrète, intelligente, dévouée à tes maîtres....

MAD. DE SELMAR.

C'est mon devoir...

CORALY.

Tu ne t'en repentiras pas!... Eh bien, Henriette, il faut que d'ici à ce soir... et c'est toi seule que je charge de cette commission, il faut que toutes nos malles soient prêtes.... car nous partons toutes deux, cette nuit, pour l'Angleterre.

MAD. DE SELMAR.

Partir toutes les deux! et pour quel motif?...

CORALY.

Apprends, Henriette, que je vais en Angleterre, pour me marier....

MAD. DE SELMAR.

Vous marier?...

CORALY.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Oui, j'en conviens, je suis jalouse
D'obtenir un état... un rang;
En un mot, je veux qu'on m'épouse.

MAD. DE SELMAR.

Quoi! faire un éternel serment

CORALY.

Ces vœux d'éternelles tendresses
M'offrent un nouvel avenir:
Quelquefois, j'ai fait des promesses;
Pour changer, je veux les tenir.

C'est mon seul désir... ma seule ambition : et voilà ce qui me décide.

MAD. DE SELMAR.

J'entends, vous choisissez pour époux ce milord Guinsbourg, dont vous parliez tout-à-l'heure...

CORALY.

Non pas, il ne m'offre que sa fortune.

MAD. DE SELMAR.

Et vous le refusez?...

CORALY.

Oui... pour un autre beaucoup moins riche, mais que j'aime, et qui m'offre sa main... c'est le jeune Edouard... le frère de madame de Selmar, une riche créole.

MAD. DE SELMAR, *à part.*

O ciel! (*haut*) Oui, j'ai entendu parler de cette dame... et Edouard y consent?

CORALY.

Il n'ignore point le sacrifice que je lui fais, en renonçant à la fortune de milord Guinsbourg...

MAD. DE SELMAR.

Mais prenez garde, madame; je dois vous éclairer sur la situation de M. Edouard et de sa sœur : j'ai entendu dire que madame de Selmar était riche... il est vrai... mais si elle se remariait, son frère n'aurait rien...

CORALY.

Oui, mais elle ne se remariera pas.... j'ai lu une lettre d'elle, où elle le jure à son frère... et sa parole est sacrée... On dit que cette femme-là est la vertu même.

MAD. DE SELMAR, *à part.*

Tout conspire contre moi, jusqu'à la bonne opinion que j'inspire...

CORALY.

Depuis ce matin, Edouard s'est occupé de tous les préparatifs... des papiers pour son mariage, des passe-ports pour l'étranger... et cette nuit nous partons, avant que personne ait pu soupçonner notre fuite... Eh mais, qui vient là?... (*regardant par la fenêtre*) Un cavalier entre dans la cour... c'est lui! c'est Edouard!

MAD. DE SELMAR.

Ah! mon dieu! que devenir?..

GUINSBOURG, *en dehors et frappant à la porte à gauche.*

Milédi!

CORALY.

Encore lord Guinsbourg.

GUINSBOURG.

Puis-je entrer maintenant?

CORALY, *à madame de Selmar.*

Trouve un moyen de l'éloigner.

MAD. DE SELMAR.

Et comment?

CORALY.

Est-ce là ce qui t'embarrasse?.. et cette adresse... cette présence d'esprit dont on m'a parlé... (*apercevant une lettre qui est sur la table*) Ah ! ma lettre... donne la lui, et qu'il parte à l'instant, entends-tu ?

MAD. DE SELMAR.

Oui, madame... (*à part*) C'est bien, je lui remets cette lettre, et je pars... Je sais maintenant ce qui me reste à faire.

(*Elle sort par la porte à gauche.*)

SCÈNE XII.

CORALY, puis EDOUARD.

CORALY.

Qui peut l'amener sitôt?.. je ne l'attendais que ce soir... (*à Edouard qui entre par la droite*) C'est vous, mon ami... comment arrivez-vous déjà?

EDOUARD.

Tout est fini, j'ai terminé mes courses plutôt que je ne croyais... dans une heure, votre voiture et les chevaux nous attendront près du pont...

CORALY.

Pourquoi vous hâter? pourquoi ne pas attendre la nuit, comme nous en étions convenus?

EDOUARD.

Parce que si nous différons... je ne réponds de rien... tout-à-l'heure à Paris, je n'y tenais plus... j'ai été chez ma sœur... pour tout lui avouer...

CORALY.

O ciel! vous m'abandonnez !

EDOUARD.

Moi ! Coraly... vous savez bien que je vous aime trop, pour concevoir seulement une pareille idée... mais je voulais voir ma sœur... la prier de me pardonner... de me donner son consentement... Par bonheur, elle n'était pas chez elle... mais au trouble que j'éprouvais... Tenez, Coraly, partons sur le champ, c'est plus prudent...

CORALY.

Mais, mon ami, réfléchissez donc....

ÉDOUARD.

Non, non, pas de réflexion... car si j'en fais... je n'aurai peut-être plus le courage de partir... venez....

CORALY.

Attendez au moins que le dîner soit terminé, car j'ai du monde qui, ce soir, doit retourner à Paris; et alors nous nous trouverons seuls.

ÉDOUARD.

Et quel est ce monde?

ROLAND, *en dehors.*

C'est bien, je vais la prévenir.

CORALY.

C'est Roland qui se trouve ici par hasard.

EDOUARD.

Roland! je ne veux pas qu'il m'aperçoive.

CORALY.

Et moi donc!... j'en serais désolée; entrez ici, je vais faire servir à dîner, et je reviens à l'instant.

ÉDOUARD.

Comment ferez-vous pour les quitter?

CORALY.

Soyez tranquille; j'aurai ma migraine... partez vîte.

(*Edouard entre dans le cabinet à droite.*)

Coraly.

SCÈNE XIII.

CORALY, ROLAND.

ROLAND, *à Coraly.*

Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc ici? vous ne vous doutez pas de ce qui vous arrive?

CORALY.

Qu'y a-t-il donc?...

ROLAND.

La personne qui ce matin a loué la maison, vient s'y installer, à ce que m'a dit Antoine...

CORALY.

S'y installer! dans ce moment! J'espère qu'elle nous donnera bien jusqu'à demain.

ROLAND.

Ma foi, je ne sais pas comment vous allez faire. C'est amusant, il faudra qu'elle dîne avec nous... et si c'est une prude, ça se trouve bien.

CORALY.

Quoi! c'est une dame! quelle est-elle?

ROLAND.

Je n'en sais rien... j'ai vu de loin entrer sa voiture; mais voilà Tonton qui va vous donner des nouvelles.

SCÈNE XIV.

Les Précédens, TONTON.

TONTON.

C'est une belle dame en calèche, à qui j'ai couru donner la main... à la troisième position... à qui ai-je l'honneur de parler?... à madame de Selmar.

ROLAND.

Ah, mon Dieu! madame de Selmar dans cette maison!

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

TONTON.

Madame de Selmar !... n'est-ce pas une élève de Coulon?.. celle qui doit débuter?

CORALY.

Eh! non, sans doute. C'est une passion de M. Roland.... Quelle rencontre !... je ne veux pas la voir.

ROLAND.

Ni moi non plus, je n'oserai jamais.

CORALY.

Tonton va se charger de la recevoir.

TONTON.

Du tout : est-ce que j'ai l'habitude de parler?

ROLAND.

C'est juste ; il n'est pas payé pour cela...

TONTON.

Mais monsieur Roland, qui en est amoureux, c'est lui que ça regarde...

CORALY.

Il a raison.... je vous en prie, Roland, daignez la recevoir... dites-lui que demain, de grand matin, la maison sera à sa disposition... faites-lui les honneurs... enfin tâchez qu'elle s'en aille le plutôt possible.

TONTON, *lui donnant la main.*

C'est cela; nous allons vous attendre dans la salle manger.

(*Ils sortent par la porte à gauche.*)

SCÈNE XV.

ROLAND, puis Mad. DE SELMAR.

ROLAND.

Il me cargent-là d'une commission... moi ! tête à tête avec elle!... pour la première fois de ma vie!... Eh bien, qu'est-ce que je fais donc? Est-ce que je tremblerais?.. Oui, morbleu, me voilà aussi bête que milord!

MAD. DE SELMAR, *au fond, à part.*

C'est Roland! tant mieux... je pourrai du moins me concerter avec lui.

ROLAND, *la saluant respectueusement et levant les yeux.*

Je suis pour ce que j'en ai dit... voilà une ressemblance... Si ce n'était cet air de noblesse et de dignité, que l'autre ne peut avoir... (*haut*) Madame... vous me voyez bien surpris... c'est à dire... non, je suis enchanté... que le hasard ..(*à part*) Allons, je ne sais plus ce que je dis.

MAD. DE SELMAR, *à part.*

Quelle différence!... ce n'est plus le même homme....

ROLAND, *prenant un air plus assuré.*

Cette maison... que vous venez de louer... appartient à une personne qui, certainement, ne peut, sous aucun rapport, et chez laquelle moi... je me trouvais accidentellement.

MAD. DE SELMAR.

C'est bien, monsieur Roland, je vous comprends; mais ce n'est pas là ce qui m'amène : c'est surtout à vous que je désirais parler.

ROLAND, *avec surprise.*

A moi, madame! (*à part*) Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'elle me veut?

MAD. DE SELMAR.

Je connais l'amitié que vous portez à mon frère; je sais que je parle à un homme d'honneur; et je n'ai point hésité à m'adresser à vous.

ROLAND.

AIR *d'Aristippe.*

Que dites-vous?.... je demeure immobile
Et de surprise et de plaisir;
Qui? moi! je puis vous être utile!
Parlez, et je cours vous servir.
La confiance enfin rentre en mon âme;
A mes vertus quand vous ajoutez foi,
J'y crois aussi, car vous devez, madame,
Vous y connaître mieux que moi.

MAD. DE SELMAR.

Apprenez donc ce qui cause toutes mes craintes : mon frère veut épouser Coraly... il le lui a promis.

ROLAND.

Je m'en doutais ; c'est pour cela que, depuis huit jours, il évitait ma présence... mais soyez tranquille... il ne l'épousera pas... je me battrai plutôt avec lui.

MAD. DE SELMAR.

Eh non, monsieur, ce n'est pas là ce que je vous demande.

ROLAND.

Vous avez raison... L'éloquence et la persuasion... Dès demain matin, je serai chez Edouard...

MAD. DE SELMAR.

Et cette nuit... il part avec Coraly pour l'Angleterre !... Tout est disposé pour leur fuite et pour leur mariage.

ROLAND.

Que me dites-vous là ?

MAD. DE SELMAR.

Je le sais ; j'en ai les preuves : et bien plus, dans ce moment, mon frère est ici.

ROLAND.

Cela n'est pas possible!... je l'aurais vu !

MAD. DE SELMAR.

Il y est caché.

ROLAND.

Je n'en reviens pas !... Comment se peut-il que vous soyez au fait mieux que moi ?

MAD. DE SELMAR.

Vous le saurez... Voyons avant tout ce qu'il faut faire... Donnez-moi vos conseils... Je veux m'établir ici, me présenter devant mon frère, et empêcher son départ... Est-ce un bon moyen ?

ROLAND.

Je ne le pense pas... Je crois bien qu'Edouard céderait

à vos prières... pour aujourd'hui... mais demain, mais après demain... Il faut détruire le mal dans sa racine.

MAD. DE SELMAR.

Et comment détacher Coraly de mon frère ?... car il paraît qu'elle l'aime.

ROLAND.

Oh ! pour terminer sur-le-champ cet amour là, il y aurait bien un moyen... un moyen terrible... c'est-à-dire, rien n'est plus facile...

MAD. DE SELMAR.

Eh bien !... parlez vîte !

ROLAND.

Je veux dire terrible à expliquer... ce n'est qu'une ruse... d'un instant... dont l'exécution dépend de vous... Mais je suis sûr que vous refuserez.

MAD. DE SELMAR.

Enfin, monsieur, voyons ce qui en est... dites-le moi.

ROLAND.

C'est que je n'ose pas... vous ne voudrez jamais.

MAD. DE SELMAR.

Eh bien, monsieur, je vous le promets... je promets d'avance.

ROLAND.

Eh bien, madame, nous allons voir... Ce serait d'abord de vous mettre à cette table...

MAD. DE SELMAR.

Et pourquoi ?

ROLAND.

Coraly connaît votre écriture, j'en suis certain ; car elle a entre les mains un billet de vous, adressé à votre frère... Il faudrait alors écrire la lettre que je vais vous dicter.

MAD. DE SELMAR.

M'y voici... parlez.

ROLAND.

Avant tout... je dois vous prévenir que cette lettre ne

restera que dix minutes entre mes mains... au bout de ce temps... je vous promets de vous la rapporter... si toutefois vous avez cette confiance en moi...

MAD. DE SELMAR.

Oui, monsieur, commençons...

ROLAND.

C'est à moi que vous écrivez...

MAD. DE SELMAR.

Ah! c'est à... c'est bien...

ROLAND, *dictant.*

« Mon ami...

MAD. DE SELMAR, *s'arrêtant.*

Comment, monsieur !

ROLAND.

Je vous ai prévenue que, dans cette lettre, il n y aurait rien de vrai... dans dix minutes vous pourrez la déchirer, et elle sera comme nulle et non avenue.

MAD. DE SELMAR.

Continuez...

ROLAND.

« Mon ami....

Je serais bien ingrate, si je n'étais pas touchée de votre tendresse.

MAD. DE SELMAR, *s'arrêtant.*

Quoi, monsieur !...

ROLAND.

Vous voyez bien, madame, que vous vous découragez déjà... j'en étais sûr...

MAD. DE SELMAR.

Non, monsieur... me voilà résignée, et je vous promets de ne plus vous interrompre...

ROLAND.

Vous y êtes; une bonne résolution... je continue : (*dictant*) *La conduite de mon frère me décide, et je vous donne ma main.*

MAD. DE SELMAR, *se levant.*

Vous avez beau dire, monsieur, je n'écrirai jamais ces choses-là...

ROLAND.

Alors, madame, c'est que vous n'aimez pas votre frère....

MAD. DE SELMAR.

Mais... c'est que...

ROLAND.

Pour votre frère !...

MAD. DE SELMAR.

Je l'écris, monsieur... je l'écris...

ROLAND.

Ma main et *toute ma fortune*... soulignez ce dernier mot, signez... *Hortense de Selmar.*

MAD. DE SELMAR, *allant se remettre à la table.*

Êtes-vous content?

ROLAND.

Et l'adresse... c'est l'essentiel... (*madame de Selmar ploye la lettre et la remet à Roland*). Maintenant laissez-moi faire; je vous réponds du succès...

MAD. DE SELMAR.

N'oubliez pas... dans dix minutes.

ROLAND.

Je vous promets de la rapporter ; mais je vous demande... une grâce... laissez-moi la lire... une seule fois... (*la regardant*) *à monsieur Roland..... Mon ami.... je vous donne ma main....* oui, c'est bien de vous... c'est vous qui l'avez écrite... Ah ! quel dommage !... dire que je tiens là dans ma main... Adieu, adieu, madame, je reviens dans l'instant. (*Il sort par la porte à gauche.*)

SCÈNE XVI.

Mad. DE SELMAR.

Pauvre jeune homme ! je suis bien sûre du zèle qu'il

mettra à nous servir ; et mon frère a eu lui... un bien bon ami... mais il est si étourdi... si inconséquent... N'ai-je pas tort de me fier à sa promesse?... de ne m'en rapporter qu'à lui?... (*regardant vers le fond*) Qui vient là ? ah ! mon Dieu ! c'est le milord à qui tout-à-l'heure j'ai remis cette lettre... Que va-t-il dire en me voyant sous ce costume ?

SCÈNE XVII.

Mad. DE SELMAR, Lord GUINSBOURG.

GUINSBOURG, *entrant par le fond avec mystère.*

Je havais agi prudemment en feignant de partir, moi... je avais vu une voiture de poste dans le dehors!... (*apercevant madame de Selmar*) Goddem!... le petit soubrette... en milédy... ce était quelque machination diabolique... employons les précautions ordinaires... lé séduction britannique.

AIR : *Le luth galant.*

Venez, petite... approchez-vous ici...
Et dites-moi... ce que fait milédy.

MAD. DE SELMAR, *repoussant la bourse.*

Monsieur, vous vous trompez.

GUINSBOURG.

Eh quoi! Mademoiselle!
Je croyais à son air
Avoir bon marché d'elle.
Mais par malheur, hélas! je vois qu'elle est fidelle.
(*tirant une seconde bourse.*)
Alors, c'était plus cher.

Et si vous voulez dire à moi ce qui se passe ici...

MAD. DE SELMAR.

Dieu! quelle idée!... sa présence peut nous seconder. (*Repoussant la bourse*) Non, milord... je vous servirai, je vous le promets, et sans intérêt; mais hâtez-vous... nous avons découvert la vérité... Coraly veut épouser Edouard.

GUINSBOURG.

L'épouser! il se pourrait!

MAD. DE SELMAR.

Allez au secours de votre ami Roland qui plaide en votre faveur.

GUINSBOURG.

En ma faveur.... je comprenais rien... tout le monde il était pour moi, et sans intérêt.

MAD. DE SELMAR.

Mais partez-donc... les momens sont précieux.

GUINSBOURG.

L'épouser!... l'épouser!... je étais dans le jalousie... comme un milord italien,.. et si on trompait moi... je allais tomber dans les Othello... Goddem! (*Il sort.*)

SCÈNE XVIII.

Mad. DE SELMAR, puis EDOUARD.

MAD. DE SELMAR.

Est-ce heureux qu'il soit revenu sur ses pas!... c'est le ciel qui nous l'a envoyé... et peut-être sa présence... c'est Edouard.

ÉDOUARD, *sortant de la chambre avec précaution.*

Je n'entends plus personne... Eh bien, Coraly! Ciel! ma sœur...

MAD. DE SELMAR.

Qu'as-tu donc, mon ami?... d'où vient ta surprise?...

ÉDOUARD.

Moi! ma sœur!... je n'ai rien, et si vous saviez...

MAD. DE SELMAR.

Je devine ce que tu vas m'apprendre, et je t'en remercie. Je me plaignais déjà d'en avoir reçu la première nouvelle par d'autres que par toi... Est-il vrai, Edouard, que tu vas te marier!

ÉDOUARD.

Qui a pu vous dire?

MAD. DE SELMAR.

Est-ce vrai?

ÉDOUARD.

Oui... oui, ma sœur...

MAD. DE SELMAR.

Et comment ne m'as-tu pas présenté à ta prétendue?

ÉDOUARD.

C'est que je n'osais pas... il y avait à ce mariage des obstacles.

MAD. DE SELMAR.

AIR : *Fils imprudent.*

Je te comprends ; elle est pauvre peut-être :
Mais je suis riche pour nous deux ;
Mon frère, fais-la moi connaître.

ÉDOUARD.

Je suis confus de tes soins généreux.

MAD. DE SELMAR.

Dis-moi son nom .. quoi ! tu baisses les yeux !
De ton bonheur ma tendresse est jalouse.

ÉDOUARD.

Je n'ose, hélas ! et c'est là mon tourment,
Te la nommer.

MAD. DE SELMAR.

Et dans l'instant
Tu vas la nommer ton épouse!

EDOUARD.

Ne crois pas, ma sœur, qu'elle soit indigne de mon amour... Si tu savais ce qu'elle a refusé pour moi, et par quels sacrifices...

MAD. DE SELMAR.

Tu en es bien sûre.

ÉDOUARD.

Sans cela, peux-tu penser?..: eh mais, quel est ce bruit ?.. c'est celui d'une voiture.

SCÈNE XIX.

Les Précédens, ROLAND.

ROLAND, *à la cantonnade.*

Bon voyage... je me charge de vos commissions et de vos adieux.

ÉDOUARD.

Eh! qui donc vient de partir?

ROLAND.

Tu le sauras! mais auparavant tu m'entendras..... Je venais de trouver Coraly; écoutez-moi, lui dis-je; j'accours vous rendre un service. Ne pensez plus à Edouard.... il n'a plus rien... sa sœur se marie.

ÉDOUARD.

Que dis-tu?

ROLAND.

Oh! j'avais en main les preuves et les pièces à l'appui... Je le vois trop, m'a-t-elle dit avec un accent douloureux... sa famille, tout le monde s'oppose à cet hymen... je dois y renoncer pour ne point faire son malheur... qu'il m'oublie, qu'il soit heureux... moi, je ne l'oublierai jamais... je l'aimerai toujours.

ÉDOUARD, *faisant un geste pour sortir.*

Et je serais insensible à un pareil sacrifice!

ROLAND.

Attends donc... En ce moment arrive un allié sur lequel j'étais loin de compter... Milord arrive, et la scène change. Il avait appris, je ne sais comment, les projets de mariage... et la fureur... la jalousie... mieux que cela, l'orgueil national s'en est mêlé... Il n'a pas voulu que, même en fait d'extravagance, un Français l'emportât sur lui... il a proposé sa main... Alors si vous aviez vu le trouble, l'embarras de Coraly... d'un côté, cette fortune qui fuyait à jamais, de l'autre, ces trésors, ces honneurs... ce titre

de milady qu'on jetait à ses pieds... elle a tiré son mouchoir, et fondant en larmes...

ÉDOUARD.

O ciel! elle a pleuré !

ROLAND.

Oui, mon ami... elle a pleuré ; et elle est partie.

ÉDOUARD, *désolé.*

Partie avec milord !

ROLAND.

Dans la voiture que tu avais préparée pour votre fuite.

ÉDOUARD.

Par exemple, voilà une trahison que je ne pourrai jamais oublier.

ROLAND.

Laisse-donc... je connaïs cela... En fait de trahisons, il n'y a jamais que les trois premières qui fassent de la peine... Songe à ce qui te reste... à ta sœur...

MAD. DE-SELMAR.

A notre amitié... car, depuis ce matin, je ne t'ai pas quitté un instant... M. Roland te l'attestera.

ROLAND, *interdit.*

Que voulez-vous dire ?

MAD. DE SELMAR.

Quoi !... vous qui êtes si habile.... ne devinez-vous pas maintenant par quels moyens j'ai surpris les secrets de l'ennemi ?

ROLAND.

O ciel !... vous étiez Henriette !... Et quand je pense à tout ce que j'ai eu l'audace de vous dire... à la manière dont je vous ai traitée... c'est fait de moi... je suis perdu... Mais j'ai encore une restitution à faire : (*lui remettant la lettre*) Voici ce dépôt que vous m'avez confié... je ne mérite pas qu'il reste plus long-temps dans mes mains.

MAD. DE SELMAR.

C'est bien.

ROLAND, *avec joie.*

Eh quoi !... vous ne le déchirez pas ?

MAD. DE SELMAR.

Non... je le garde... et je verrai dans quelques temps... si, sans faire tort à mon frère, je dois l'envoyer à son adresse.

ROLAND, *hors de lui.*

Qu'ai-je entendu !... Je suis trop heureux.

SCÈNE XX ET DERNIÈRE.

Les Précédens, TONTON.

TONTON, *la serviette à la main.*

Ah ça, qu'est-ce que tout le monde devient donc ?... Comment ! voilà une heure qu'on me laisse seul dans la salle à manger... Où est donc la maîtresse de la maison ?

ROLAND.

Elle vient de partir pour l'Angleterre.

TONTON.

Comment ! elle est partie !... Et demain, notre pas de deux ?

ROLAND.

Vous le danserez à vous tout seul.

TONTON.

Il y a là dessous quelque cabale dont je ne suis pas la dupe... On sait d'où ça vient.

ROLAND.

Puisqu'on vous dit qu'elle a été enlevée malgré elle.

TONTON.

Enlevée malgré elle !... Chez nous, monsieur, ça arrive tous les jours... mais quand on est bonne camarade, on s'arrange pour que ça ne tombe pas un jour d'opéra.

VAUDEVILLE.

AIR *du vaudeville de Partie et Revanche* (musique de M. Heudier.)

ÉDOUARD, *à Mad. de Selmar.*

J'eus en partage imprudence et folie ;
Toi, la bonté, la raison, la douceur ;
De mes amis la jeunesse étourdie
Aurait besoin d'un pareil précepteur ;
Mais grâce à leurs têtes légères,
Dans Paris, séjour des erreurs,
Ainsi que moi, l'on voit beaucoup de frères,
Mais comme toi, l'on voit bien peu de sœurs.

ROLAND.

Sans caprice, sans jalousie,
Doux liens formés par le ciel,
Et qui durent toute la vie,
Oui, tel est l'amour fraternel. —
Combien mes destins sont prospères !
Que je jouis de mon double bonheur !

à Édouard.

Car, dieu merci, nous allons être frères.

à Mad. de Selmar.

Et, grâce au ciel, vous n'êtes pas ma sœur.

TONTON.

Chez les danseurs on devrait voir éclore
Le goût, l'éloquence, l'esprit ;
Car Apollon et Terpsychore
Sont frère et sœur, à ce qu'on dit :
Mais Apollon, pour moi sévère,
Est, je le crois, jaloux de mon bonheur ;
Et, si je suis fort mal avec le frère,
C'est que je suis trop bien avec la sœur.

MAD. DE SELMAR, *au Public.*

Ainsi que la sœur la plus tendre,
A mon frère servant d'appui,
Je voudrais bien qu'on pût me rendre
Ce qu'aujourd'hui j'ai fait pour lui. —
Pour ma conduite un peu légère
J'ai grand besoin de défenseur.
Jusqu'à présent j'ai protégé mon frère,
Vous, messieurs, protégez la sœur.

FIN.

Archives de la Ville de Bruxelles

MICHEL ET CHRISTINE, vaudeville en 1 acte, de MM. *Scribe* et *Dupin*. 1 50

LA DEMOISELLE ET LA DAME, ou Avant et Après, comédie-vaudeville en un acte, par MM. *Scribe*, *Dupin* et *F. de Courcy*. 1 50

LES DEUX FORÇATS, ou la Meunière du Puy-de-Dôme, mélodrame en trois actes, par MM. Boirie, Carmouche et Poujol 1 25

L'AUBERGE DES ADRETS, mélodrame en 3 actes, par MM. Benjamin, St-Amand et Polyanthe. 1

LES GRISETTES, vaudeville en 1 acte, par MM. Scribe et Dupin. 1 50

LA VÉRITÉ DANS LE VIN, vaudeville de MM. Scribe et Mazères. 1 50

LE RETOUR, ou la suite de Michel et Christine, vaud. en 1 acte, par MM. Scribe et Dupin. 1 50

LE DERNIER JOUR DE FORTUNE, vaudeville par MM. Dupaty et Scribe. 1 50

RODOLPHE, ou Frère et Sœur, drame, par MM. Scribe et Mélesville. 1 50

ROSSINI A PARIS, ou le Grand Dîner, à-propos-vaudeville en 1 acte, par MM. *Scribe* et *Mazères*. . . 1 50

L'HÉRITIÈRE, vaud. en 1 acte, par MM. Scribe et G. Delavigne. 1 50

LE COIFFEUR ET LE PERRUQUIER, vaudeville en un acte, par MM. Scribe, Mazères et Saint-Laurent. 1 50

LE FONDÉ DE POUVOIRS, vaudeville en 1 acte, par MM. Scribe et Carmouche 1 50

LA MANSARDE DES ARTISTES, vaudeville en 1 acte, par MM. Scribe, Dupin et Varner. 1 50

LE LEYCESTER DU FAUBOURG, vaud. en 1 acte, par MM. Scribe et Carmouche. 1 50

LE BEAU-FRERE, ou la Veuve à deux Maris, vaudeville en un acte, par MM. Paulin et Saint-Hilaire. 1 50

LE BAISER AU PORTEUR, vaud. en 1 acte, par MM. Scribe, Justin Gensoul et de Courcy. 1 50

LE DINER SUR L'HERBE, tableau-vaudeville en un acte, par MM. Scribe et Melesville. 1 50

LES ADIEUX AU COMPTOIR, vaudeville en un acte, par MM. Scribe et Melesville. 1 50

LE COMMISSIONNAIRE, mélodrame en 3 actes, par MM. Ferd. Laloue et Ménissier. 1 25

LE MULATRE ET L'AFRICAINE, mélodrame en 3 actes, par MM. Frédéric et Laqueyrie 1 25

LA PETITE SOMNAMBULE, vaudeville en un acte, par MM. Ch. Dupeuty et Ferd. de Villeneuve. 1

LE CHATEAU DE LA POULARDE, vaudeville en un acte, par MM. Scribe, Dupin et Varner. 1 50

LE BAL CHAMPÊTRE, ou les Grisettes à la Campagne, tableau-vaudeville en un acte, par MM. Scribe et Dupin. 1 50

LE DIAMANT, mélodrame en trois actes, par M. Victor Ducange. 1 25

LE COLONEL DE HUSSARDS, mélodrame en trois actes, par MM. Ménissier et Chavanges. 1

LE RETOUR A LA FERME, comedie-vaudeville en 1 acte, par MM. Achille Dartois et Brisset. 1

LE PARLEMENTAIRE, comédie-vaudeville, en un acte, par MM. Scribe et Mélesville. 1 50